

NUIT DE MAI

A MON AMI LE DR J.-C. M....

Aux mourantes lueurs du jour l'étang scintille.
Un long frisson ébranle à peine les roseaux.
La lune recourbée ainsi qu'une faucille,
En se berçant se mire au sein profond des eaux.

Les arbres noirs du bord au vent crépusculaire
Frémissent, inclinés entre deux firmaments.
De lointains angelus montent du sanctuaire.
Voici venir le mois des fleurs et des amants.

Le laboureur au front pensif et qui ruisselle,
Avec ses lourds chevaux s'en revient de son champ.
Le ciel se teint de pourpre, et comme une étincelle
Une étoile jaillit du brasier du couchant.

En filets de cristal la fontaine soupire,
Les nuages en lourds flocons dorment là-bas.
Je me sens l'âme triste et tout semble sourire !
Car je songe à tous ceux qui pleurent ici-bas.

Un jeune ange, là-bas, referme sa fenêtre.
Le vent sillonne l'herbe au penchant des talus.
Au sein des fleurs tandis que tout semble renaître,
Moi je songe à tous ceux qui ne renaîtront plus.

Que j'en ai vu, hélas ! et qui faisaient envie,
Tomber comme les fleurs au tranchant de la faux !
Que j'en ai vu partir au matin de la vie
Pour s'en aller dormir sous l'herbe des tombeaux !

Oh ! les belles d'antan, qu'étes-vous devenues ?
Blanches de mousseline et dans ces vieux détours,
Que de fois, l'œil d'azur et les épaules nues
Vous vintes, en rêvant, confier vos amours !

Les pruniers sont fleuris et semblent blancs de givre.
On entend la musique, et la danse et le chant.
Sur le bord crénelé d'un nuage de cuivre
Se montre, par moments, la lune au front d'argent.

On vous oublie, ô morts ! On a clos vos paupières !
Et des couples joyeux traversent le verger.
Quittant l'affreux sépulcre aussi froid que les pierres,
Est-ce vous que l'on voit dans la nuit voltiger ?

Blancs fantômes ! errant au fond des solitudes,
Dans vos voiles d'azur et les bras enlacés.
Sans vous inquiéter de nos ingratitude,
Vous dites aux vivants : Aimez-vous ! jouissez !

Aimez ! et soyez purs en vos nids de verdure ;
L'ange des voluptés a parfois ses sanglots !
Aimez-vous ! c'est le chant de la fraîche nature,
Le murmure lointain et des vents et des flots.

JOSEPHUS.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

Mme Albani, notre célèbre compatriote, vient de remporter un grand succès à Convent Garden, à Londres, dans *Tanhauser*. On lui a fait une véritable ovation.

* *

Une jolie anecdote sur Roybet, le maître artiste, qui a obtenu la médaille d'honneur au salon parisien.

Un jour se présente chez le peintre un pauvre diable portant sous son bras un vieux cadre. Roybet, qui venait de payer dix mille francs une paire de chenets anciens, n'avait plus un rouge liard.

—Revenez demain, dit-il au pauvre hère.

Le lendemain, l'homme était au rendez-vous.

—Tenez, dit Roybet, je ne puis rien faire de votre cadre, mais j'y ai mis quelque chose dedans.

—Vous vous moquez de moi, dit le malheureux, qui faisait une moue dédaigneuse devant la magnifique page, peinte à larges traits, mais d'un coloris rutilant, que lui présentait Roybet.

—Allez, maintenant, dit l'artiste, chez le premier marchand que vous trouverez sur votre chemin, vous êtes sûr qu'il vous achètera votre cadre. Et surtout, ne le vendez pas moins de cinq mille francs.

Le plus piquant de l'histoire, c'est que tout se passa au gré de l'artiste et du pauvre diable.

* *

Beugniet, le célèbre marchand de tableaux de la

rue Laffite, à Paris, possède sur les murs de son antichambre une précieuse et unique collection, dans ce Paris blasé où l'épithète "unique," a été depuis longtemps mise en disponibilité pour retrait d'emploi. Cette collection se compose d'auto graphes spéciaux : les palettes de presque tous les peintres connus de la fin du siècle.

On pourrait faire un cours d'esthétique devant cette collection typique que M. Beugniet doit léguer à l'Etat. Les diverses écoles modernes sont représentées là, avec leurs tendances nettement accusées, leurs programmes, leurs manifestes, et leurs moindres nuances. Et Corot ! mort cependant en pleine apothéose après les longs et cruels débats que l'on sait, il n'a jamais obtenu du jury la grande médaille d'honneur, mais ce succès lui importait peu. Il était à la fin de sa vie, accablé de commandes qui faisaient compensation avec les temps où il disait, railleur et convaincu :

—J'ai enfin vendu un tableau et je le regrette, car sans cela j'avais la collection complète. La palette de ce peintre exquis est carrée comme celles d'ailleurs de la plupart des paysagistes. Ils choisissent cette forme parce qu'elle s'adapte mieux à la boîte à couleurs et laisse les silhouettes contour-nées aux peintres de genre ou d'histoire qui, travaillant à l'atelier, n'ont pas besoin de courir la campagne, sac au dos.

L'aspect des tons fraternisant entre eux dans une promiscuité incohérente rappelle, d'une façon frappante, les couleurs un peu grises, brouillasseuses, humides, harmonieuses qui sont l'essence même de la facture de Corot. Aucun rouge, très peu de verts, du chrome et surtout du blanc d'argent.

Bien différente la palette d'Isabry, qui a été la première de la collection et autour de laquelle sont venues se grouper les autres sur le panneau où elles sont toutes arrangées en panoplie.

Les rouges et les bleus dominant.

C'est un désordre curieux, des couleurs raclées au couteau s'amoncellent en collure près du ponce. Fébrilement, la brosse a été chercher les moindres places nettes pour essayer les tons, à droite et à gauche, en bas et en haut, partout ; on dirait une plaque de marbre aux veines longuement accentuées. Au centre, l'artiste a bouché une place vide avec une pochade nerveuse représentant une dame de la cour de Henri II.

Edouard Detaille a donné à M. Beugniet l'idée de faire illustrer les palettes qu'il voulait collectionner. Aussi, comme Isabey, il a peint sur la sienne un cuirassier, enlevé de quelques coups de pinceau. C'est l'unique point de comparaison, par exemple. La modeste planchette, qui a servi à l'exécution de tant d'œuvres remarquables, est nette, propre, polie, astiquée, comme un garde municipal en faction. Les couleurs, posées méthodiquement par petites touches, ressemblent à des pains à cacheter.

En commençant par la gauche, je note : le bitume, la terre de Siennne brûlée, la terre de Siennne naturelle, l'ocre jaune, la laque jaune, le vert anglais. Au centre, le bleu. Ça et là, quelques essais délicats, pondérés, posés proprement.

Moins accentuée, chez de Neuville, cette correcte tenue du ménage, mais préoccupation analogue pour le placement naturel des couleurs, qui sont alignées comme un peloton de fantassins à la manœuvre.

Eugène Lambert couvre sa palette de larges essais, au milieu desquels saute un chat au minois éveillé, et Bonvin n'utilise que les bords de sa palette, ce qui lui a permis de peindre sur le reste une carmélite assise, un chapelet à la main. Berne-Bellecour doit tenir sa palette perpendiculaire, car ses essais, semblables à des larmes, ont coulé verticalement. Un ton vert bleuâtre domine. Le peintre militaire a posé au centre un petit chasseur à pied, crâne, résolu, le genou en terre, et le fusil à l'épaule. Pour Protais, beaucoup de vert, de gris et de grandes balafres comme essais.

Quant à Vibert, il rompt avec la règle académique qui veut que l'on dispose les couleurs en gamme chromatique allant du blanc au noir. Lui ne tient aucun compte des gradations d'usage et met le blanc au centre, du vert émeraude à l'une des extrémités et à l'autre de la terre de Siennne brûlée. Gustave Doré a signé d'un souvenir et

d'un regret à la patrie exilée son immense palette : une cigogne au long cou, perchée sur une cheminée d'Alsace. A côté, la toute petite palette de Ricard, à peine recouverte de couleurs, forme un frappant et curieux contraste. Il existe autant de différence entre elle et celle de Bonnat qu'entre les portraits exécutés par les deux peintres. L'auteur du *Christ en Croix* fait de larges essais, frottant ses brosses avec une fièvre rageuse. Un peu partout, à la diable, de vigoureux tons de chair, d'épaisses léchades de bleu laqueux ; tout vous aide à retrouver le procédé, l'aspect des œuvres de Bonnat.

Le sexe aimable n'est représenté que par madame Madeleine Lemaire. Il est vrai qu'elle tient très coquettement l'étendard du charme et de la grâce. Une avalanche de roses odorantes et fraîches, qui semblent comme posées par une main habile, sur une coiffure de bal cache en partie les fibres du bois. Les couleurs sont arrangées avec tant de soin et tant de goût que l'on croirait volontiers contempler un écran de porcelaine préparé pour la circonstance. L'une des premières palettes possédées par cet aimable marchand de tableaux date déjà de vingt ans.

Cette dernière partie de ma chronique est tirée d'un écrit de Paul Eudel et fera sans doute plaisir aux amateurs de peinture.

DUFRESNE.

EN APPEL

En notre fin de siècle, les dieux de Rome et de la Grèce ont, paraît-il, émigré aux Etats-Unis ; un Américain nous le raconte. Et dans leurs aventures sur notre continent, je cueille le fait suivant pour les lecteurs... et peut-être les lectrices du MONDE ILLUSTRE.

Dans les temps anciens, le prix de la beauté fut, un jour, décerné à Vénus, et depuis lors Minerve et Junon maudissent le juge du Mont Ida, plus heureuses en cela que le plaideur moderne qui, pauvre mortel, n'a que quelques heures à sa disposition.

Etant donc chez nos voisins, Minerve et Junon dirent, un jour, à Vénus :

—Tout a bien changé depuis le temps où l'encens fumait sur nos autels ; nous sommes maintenant en un siècle de progrès et de lumière ; le goût est devenu plus délicat et plus juste. Il n'est pas bien que vous jouissiez encore des avantages d'un jugement ancien en un état de choses aussi nouveau : nous en appelons de la décision du berger Pâris. Rapportons-nous en à Uncle Sam ; celui-ci jugera de façon impartiale.

—Vénus, confiante en son éternelle jeunesse et sûre d'une nouvelle victoire, pour juge agréé notre voisin.

—Voici donc les trois déesses devant leur hôte ; Vénus lui met en main la pomme d'or, reçue jadis sur le mont Ida comme gage de sa supérieure beauté ; et toutes trois, convoitant le fruit merveilleux, attendent, dans les poses les plus gracieuses, l'arrêt moderne.

Uncle Sam, en face du problème à résoudre, supputa combien de piastres représentait cette pomme d'or, et n'hésita pas : il la mit dans sa poche et alla à ses affaires.

Dennis Ruthban

A première vue, on serait tenté de croire que tous les Français sont médecins, car ils ne peuvent s'aborder sans se prendre la main en se demandant les uns aux autres : "Comment vous portez-vous ?"

Vivre en société sans diplomatie, c'est vouloir vivre sans vraies affections. Ne pas dépenser son énergie et sa sensibilité à vaincre de mesquins obstacles, voilà le mot de la politique privée. Alors on se garde pour qui en vaut la peine.—PAUL BOURGET.